

Jean Boutrais

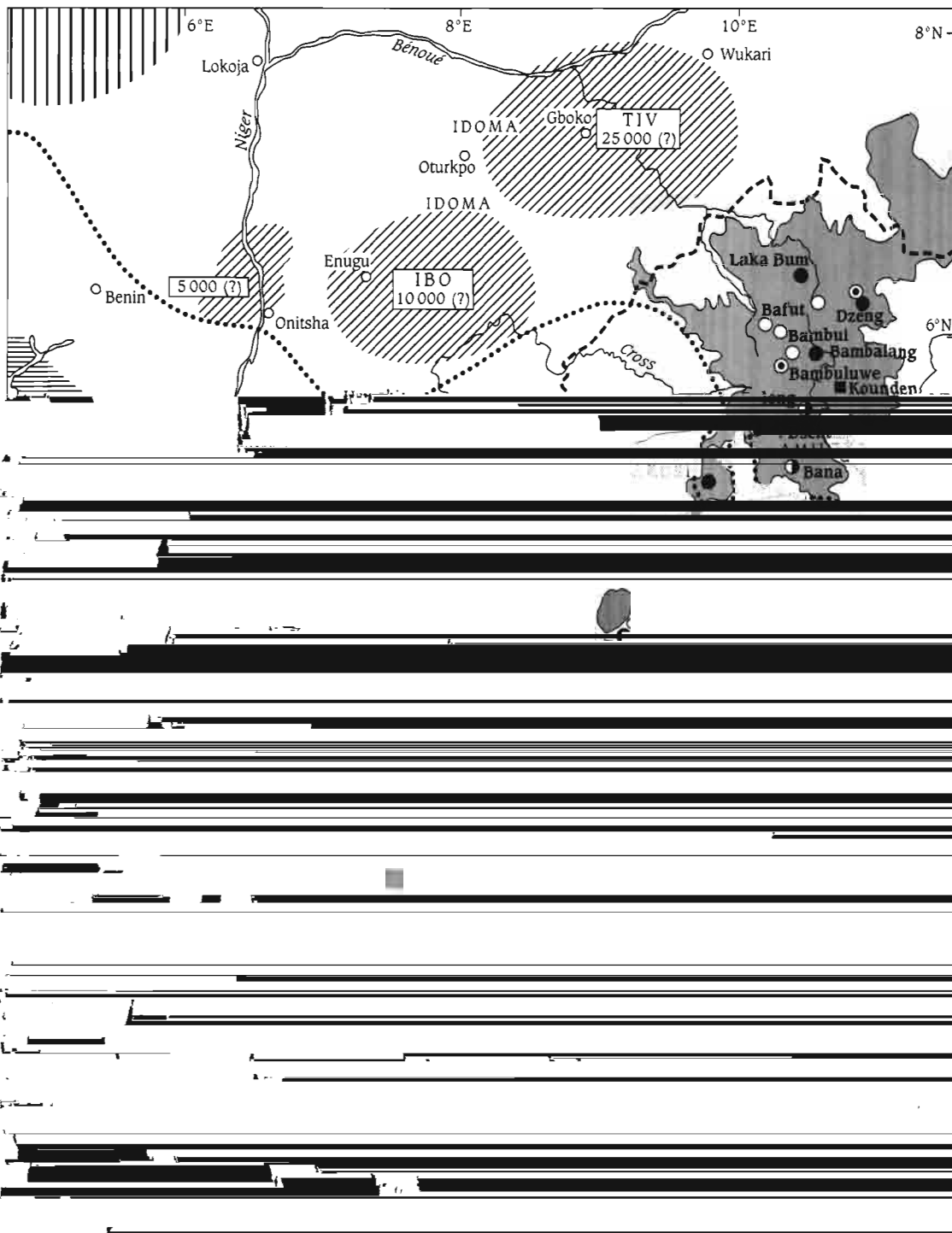
Géographe

Les taurins de l'ouest du Cameroun

Si des noyaux de cheptel taurin se maintiennent au nord du Cameroun, le destin du même type de cheptel est opposé sur les plateaux de l'Ouest. Là, cette race bovine appartient pratiquement au passé. Les jeunes générations d'informateurs en ignorent l'existence ancienne. Seuls subsistent des témoignages écrits dispersés, mais souvent ils n'évoquent les taurins que de façon allusive. Pourtant, il est vraisemblable que ce cheptel n'était pas négligeable au début du siècle, tant par ses effectifs que par son rôle social. Les Bamileke étaient sans doute les seuls Bantous ou Semi-Bantous à détenir des bovins et, jusqu'à une date récente, ils avaient plus ou moins réussi à maintenir ce cheptel.

Même si les Bamileke s'adonnaient autrefois surtout à l'agriculture et à l'élevage de chèvres, des auteurs ont noté l'existence ancienne d'un élevage bovin original (HURAULT, 1970 : 249 ; DONGMO, 1971). La linguistique confirme la présence ancienne de bovins chez les Bamileke, alors qu'ils sont habituellement considérés comme l'exemple typique de simples cultivateurs ignorant l'élevage. Ainsi, le dialecte de la région de Bana distingue nettement la viande de bœuf de celle provenant de la chasse. Constatation encore plus pertinente : les Bamileke ne se contentent pas d'opposer indistinctement les animaux aux hommes. Leur vocabulaire est relativement riche pour désigner les catégories de bovins : le bœuf par opposition au taureau, la vache différenciée de la génisse (LÉGER, 1932). Ces termes dénotent une certaine familiarité culturelle avec le cheptel bovin.

Le cheptel bamileke



cinquante, de petits troupeaux de bœufs qui appartenait aux chefs et aux principaux notables. Un plan des habitations de la chefferie de Batié, dressé en 1955 par cet auteur, comporte un enclos à bœufs, situé près du marché où convergent des chemins enclos. En revanche, le plan de la grande chefferie de Bandjoun n'en comprend pas. La première chefferie, à l'écart des grandes routes jusqu'en 1955, était alors considérée comme plus traditionnelle que la seconde, proche de Bafoussam. Mais le maintien d'un troupeau de bovins à Batié tenait surtout à l'existence de prairies dans les zones montagneuses dont les sols pauvres rebutaient les cultivateurs.

DONGMO (1972) confirme la présence ancienne des taurins chez les Bamileke. Ils y constituaient des biens inaliénables attachés aux chefferies, divaguant librement sur les jachères collectives en haut des collines. Les effectifs variaient beaucoup d'une chefferie à l'autre, en partie à cause de l'inégale étendue des jachères. Selon le même auteur, les gros troupeaux des chefs de Foléké-Dschang et de Bana suscitaient en particulier la jalousie des autres chefs.

D'après PRADELLES DE LATOUR (1991 : 172), à Bangoua, le chef était le seul à pouvoir posséder des bœufs comme des moutons. Mais les bovins de cette chefferie n'étaient peut-être pas tous de race taurine, Bangoua abritant un foirail où des zébus de l'Adamaoua étaient acheminés dès le début de ce siècle. Dans un but d'ascension sociale, des Bamileke qui se livraient au commerce de bétail offraient des zébus au chef (PRADELLES DE LATOUR, 1991 : 136).

D'autres témoignages apportent des repères sur l'évolution du cheptel, caractérisée par une diminution régulière des effectifs. R. Delarozieri, cité par DIZIAIN (1952), estime que le cheptel taurin de la chefferie de Baleng, réduit à 25 têtes dans les années quarante, en comptait 800 un siècle auparavant. En 1922, un rapport administratif rappelle que les Allemands évaluaient le cheptel des chefferies bamileke à un millier de têtes en 1913 (Rapport annuel à la SDN, 1922 : 98). Le rapport renchérit : « Ce chiffre paraît un peu faible actuellement : par sa sauvagerie, ce bétail a pu échapper aux réquisitions qu'a entraînées la guerre. » Le cheptel taurin ne semblait pas alors en voie d'extinction. Les administrateurs envisageaient de « reprendre » des essais d'amélioration de la race locale, preuve que les Allemands n'étaient pas restés inactifs en ce domaine. En 1923, une ferme d'élevage est créée à Dschang pour « domestiquer le petit bœuf, à moitié sauvage, de la région » (*ibid.*, 1923). La ferme a comme objectif d'encourager une diffusion de la race taurine : « Dès qu'une certaine quantité de sujets robustes aura pu être constituée, des couples seront distribués aux chefs de village, de façon à permettre la constitution de troupeaux de gros bétail » (*ibid.*, 1923). Objectif séduisant et qui réapparaît périodiquement

dans les rapports administratifs, alors même que le cheptel taurin des Bamileke fond inexorablement. Il semble que la ferme de Dschang se soit orientée rapidement vers l'élevage du zébu plutôt que du taurin bamileke. Une décennie plus tard, un rapport le suggère : « Le dressage des animaux se poursuit à la ferme de Dschang. Plusieurs paires de bœufs ont été formées pour la Circonscription de Nkongsamba où les planteurs effectuent des labours à la charrue » (*ibid.*, 1933). Comme c'est souvent le cas dans les rapports administratifs, la race des animaux n'est pas précisée, mais les planteurs de café européens utilisaient de grosses charrues que seuls des zébus puissants pouvaient tirer.

La disparition récente des taurins bamileke marque l'aboutissement d'une longue diminution des effectifs. Les ponctions opérées sur les troupeaux ont-elles excédé leurs capacités de renouvellement ? Dès qu'un noyau isolé de bovins passe en dessous d'un certain effectif, la consanguinité entraîne une réduction de la prolificité : la disparition du cheptel est presque inévitable. DIZIAIN (1952) suppose que le cheptel fut décimé par la trypanosomose, mais cette hypothèse paraît improbable. Contrairement à la plupart des zébus, les taurins ont la réputation de bénéficier d'une trypanotolérance. Certes, elle n'équivaut pas à une immunité totale face à la maladie mais on considère habituellement qu'il n'existe pas de mouches tsé-tsé sur le plateau bamileke, à 1 500 mètres d'altitude.

L'élimination progressive des taurins bamileke résulte d'un accroissement de la population qui s'est traduit par la mise en culture permanente des hauts de versants, autrefois laissés en pâturages². Le maintien de troupeaux se heurtait au besoin constant de nouvelles terres à cultiver. Les déplacements des troupeaux n'étaient tolérés que dans le territoire de la chefferie dont ils relevaient. Dès qu'ils en sortaient, les bovins suscitaient des plaintes de voisins, nourries par des rivalités. Un tableau des régimes fonciers coutumiers, rédigé en 1922, ne manque pas de mentionner cet enfermement des parcours : « Sont considérés comme terres de parcours réservées aux troupeaux de la chefferie les pâturages naturels... Toute incursion d'un troupeau de gros bétail appartenant à une chefferie étrangère sur le communal de la chefferie ouvre droit à une indemnité » (*ibid.*, 1922 : 47). Au sein même de la chefferie, la réserve de pâturage était de plus en plus contestée. Les habitants faisaient pression pour que les chefs consentent à des abattages, à chaque occasion de festivités : danse solennelle sanctionnant l'entrée des jeunes garçons dans la société, fête en l'honneur de la naissance de jumeaux, réception d'étrangers de marque (PRADELLES DE LATOUR, 1991 : 172). La distribution généreuse de viande par le chef faisait partie du système de redistribution des biens amassés par la

² L'existence d'un ancien cheptel taurin n'était pas étrangère à l'édification du bocage bamileke, bien que cette explication ne soit pas retenue par DONGMO (1971). Beaucoup de paysanneries juxtaposent un élevage bovin à des activités agricoles, grâce au cloisonnement des terroirs par des haies vives. Bien que très serré, le bocage bamileke n'a pas empêché la disparition des taurins, mais il s'est avéré efficace pour assurer la coexistence de cultures denses avec l'élevage de petit bétail, en particulier de chèvres.

chefferie auprès de la population. L'hostilité des Bamileke à l'égard des troupeaux de chefferies éclata ouvertement au moment des troubles de l'Indépendance. Les maquisards reprirent à leur compte les revendications paysannes et s'attaquèrent aux troupeaux. Les reconstitutions actuelles de bétail ne se font plus avec des taurins mais par l'acquisition de zébus.

Ainsi « l'une des curiosités du pays bamileke », selon l'expression de R. Diziain, a-t-elle achevé de disparaître. Elle représentait pourtant un capital zootechnique digne d'intérêt. Un rapport déjà cité de 1922 juge succinctement la race taurine bamileke, « de très petite taille mais de belle tenue et bien en chair ». Par croisements, elle aurait pu constituer une bonne race de boucherie, adaptée aux conditions locales.

Autrefois, les Bamileke n'étaient pas les seuls à posséder des taurins. Le même type de cheptel se retrouvait chez beaucoup de populations des plateaux, sauf peut-être chez les Bamun.

Au début des années cinquante, les Bamun possédaient pourtant 500 bovins, mais le rapport qui en fait mention (POUMAILLOU, 1963) ne précise pas leur race. TARDITS (1980 : 326), reprenant le témoignage de A. Rein-Wuhrmann, signale que le sultan Njoya détenait, dès 1925, 300 bovins. Mais, encore une fois, s'agissait-il de taurins ou de zébus ? Des Mbororo stationnant dans la région depuis plusieurs années, il est probable que le troupeau royal provenait des taxes versées en têtes de bétail par les éleveurs. Njoya invita lui-même les Mbororo de Banyo à venir s'installer au Bamoun. Cette ouverture d'esprit d'un grand chef vis-à-vis d'éleveurs et d'étrangers provenait-elle d'une familiarité avec le bétail bovin³ ? Actuellement, ni le sultan de Fouban, ni les Bamun ne possèdent de taurins.

Si l'existence d'une souche taurine n'est pas attestée au Bamoun, elle est prouvée chez de nombreuses populations des Grassfields. KABERRY (1959 : 4) a esquissé un inventaire de témoignages à l'époque allemande relatifs aux cheptels bovins détenus par les chefferies Nso, Bafut, Balikumbat et celles de la plaine de Ndop. Cependant, là aussi, à des bovins de race taurine s'ajoutaient déjà des animaux à bosse, sans doute en provenance de l'Adamaoua.

La grande chefferie Nso détenait du bétail taurin que KABERRY (1959 : 5) dénomme « dwarf cattle ». De façon curieuse, cet auteur indique que le chef (*fon*) de Nso n'en possède plus depuis l'époque allemande. Pourtant, l'ancien cheptel des Nso n'a disparu que récemment. Dans les années

Autres anciens cheptels taurins

³ Dès l'époque de la colonisation allemande, du bétail zébu de l'Adamaoua (surtout de la région de Banyo) était acheminé vers la côte, en transitant par Fouban.



soixante, le *fon* en aurait détenu jusqu'à 200 têtes. Mais les animaux restaient sans surveillance. Ils déambulaient librement et abîmaient les cultures ; des voleurs s'en emparaient impunément. Lassé des plaintes de cultivatrices et exaspéré par les vols de bétail, le *fon* de Kumbo, au pouvoir dans les années soixante-dix, s'est défait de tous ses animaux.

Depuis lors, quelques notables en conservent dans leurs troupeaux personnels. Celui qui en possède le plus, à Dzeng, les mêle à des zébus rouges. Autrefois il n'y avait que des taurins à Dzeng, endroit que les Mbororo dénomment *Mbuuji*, d'après l'appellation des taurins en fulfulde.

D'autres indices de l'existence d'un cheptel taurin ont été relevés ou observés chez diverses populations du Bamenda, échelonnées du nord au sud des plateaux (fig. 1).

Le chef de Laka-Bum, dans le nord du Bamenda, détenait encore en 1975 une trentaine de taurins, les uns de race pure, les autres issus de croisements avec des zébus, nombreux dans le secteur. Le troupeau de son père et de son grand-père était beaucoup plus important. Le chef se plaint des demandes d'abattage d'animaux faites par ses gens à toute occasion : les modalités de disparition du cheptel bamileke se répètent. De plus, les croisements provoqués ou spontanés avec les zébus ne se soldent pas toujours par des réussites. Les produits de croisement deviennent plus sensibles aux tiques que les taurins. Or, les villageois n'ayant pas l'habitude de détiquer les animaux, les tiques finissent par transmettre des maladies aux animaux métis.

Le chef de Bambalang, au centre de la plaine de Ndop, a réussi à maintenir un petit troupeau de taurins, grâce à l'abondance des pâturages autour du village. Les Mbororo appellent un gué du Noun, à proximité de Bambalang, *Billoy mbuuji*, « la rive des taurins ». Les animaux du chef s'y abreuvent pendant la saison sèche, les Mbororo en écartent prudemment les zébus, pour éviter des croisements.

Bambuluwe n'est éloigné que de 40 km de Bambalang mais le village est isolé au milieu des hauts plateaux, au fond d'une étroite dépression. Autrefois, le chef possédait également un petit troupeau de taurins. En 1923, un Anglais de passage remarquait le bétail varié détenu par le chef de ce gros village : « On trouvait dans l'enclos du chef des porcs, des chèvres, des moutons et des bœufs » (MIGEOD, 1925 : 92). Le successeur à la chefferie s'en est débarrassé en 1966 : déambulant sans surveillance aux abords du village, les animaux causaient beaucoup de dégâts. Le même motif d'élimination du bétail ancestral revient en leitmotiv, alors qu'entre-temps, le cheptel zébu prospère.

Au Nigeria, ces troupeaux sont réputés composés de taurins restés purs, tandis qu'à l'ouest du fleuve Niger, la race locale serait souvent croisée avec des zébus blancs, donnant l'animal dit Keteku. Les taurins des plateaux camerounais marquaient probablement l'extension extrême vers le centre de l'Afrique d'une race bovine adaptée aux savanes sous climats humides.

À ces marges de leur aire, les cheptels taurins deviennent discontinus, isolés et ils sont actuellement en cours d'extinction. Même au Nigeria où, d'après les statistiques officielles, les effectifs sont importants, la race serait en diminution⁵. Les Muturu des Ibo ont gravement souffert de la guerre du Biafra. La race taurine se réduirait également chez les Tiv de la Bénoué⁶. Au-delà, à l'est des plateaux camerounais, toutes les populations de savanes péreforestières semblaient autrefois dépourvues de cheptel bovin. Les cheptels actuels en Afrique centrale (Centrafrique, Congo, Zaïre) résultent d'introductions relativement récentes. Alors que les races taurines de l'Ouest africain (N'Dama, Lobi) se maintiennent ou sont en essor, celles du centre du continent disparaissent ou régressent. D'autres exemples (les Baoulé) le confirment : lorsque des races taurines entrent en contact avec les zébus peuls, elles sont souvent menacées d'absorption.

⁵ Il est difficile d'accorder une grande fiabilité à ces statistiques. Avant 1974, les statistiques de taxes prélevées sur les bovins au Nigeria n'incluaient pas les animaux de race muturu.

⁶ D'après BUCHANAN et BUCHANAN (1968), les taurins des Tiv ne jouent aucun rôle économique. Ils ont uniquement un rôle de prestige. Chaque famille possède, au plus, 3 à 4 têtes dans le Sud et un peu plus dans le Nord.

Hypothèses d'origine...

Quelle est l'origine d'une race taurine autrefois partagée par beaucoup de chefferies des plateaux de l'Ouest-Cameroun ?

Dans le cas des taurins bamileke, DIZIAIN (1952) avance une hypothèse originale : ils seraient le résultat d'apports européens qui dateraient de la traite des esclaves. Servant de monnaie d'échange, ils seraient indirectement parvenus au Bamileke, source importante d'esclaves dirigés vers les comptoirs côtiers. Reste à déterminer où les Européens s'approvisionnaient eux-mêmes en taurins. Diziain (comm. pers.) suppose des chargements à partir du Ghana actuel où l'existence ancienne de races côtières est attestée. Cependant, cette hypothèse ne repose pas sur des arguments historiques solides⁷. Une origine côtière des taurins des Grassfields semble à écarter⁸.

D'après une autre hypothèse, il s'agirait de taurins soudanais, dont la provenance serait de direction opposée. Plusieurs chefferies des plateaux et les Bamun sont apparentés aux Tikar par leur origine. Les Tikar proviennent eux-mêmes de l'Adamaoua, d'où ils se séparèrent des Mbum. Or, les Mbum détenaient précisément ce type de bétail, avant l'arrivée des Fulbe (BOUTRAIS, 1978 : 47). Le statut particulier des taurins, biens attachés aux chefferies, ne serait pas indépendant de l'origine des clans détenteurs du

⁷ CHILVER et KABERRY (1966) signalent qu'un important marché d'esclaves dans le sud des plateaux a favorisé la diffusion aux Grassfields d'une monnaie de barres d'étain, de fusils danois, de verroteries, de vêtements, de sel de Mamfe, de lampes anglaises... Mais le bétail bovin ne figure pas dans leur inventaire.

⁸ De plus, elle supposerait que les taurins des plateaux appartiennent à la race des lagunes. À la limite, l'hypothèse ne serait envisageable que pour le cheptel des Bakweri.

pouvoir. Quant aux populations autochtones des plateaux, elles n'auraient pas détenu de taurins et, même une fois insérées dans les chefferies, elles n'auraient pas eu accès à ce bien prestigieux.

L'hypothèse est séduisante. Cependant, il n'est jamais question de bovins dans les récits de migration des groupes tikar, de la vallée du Mbam vers les Grassfields⁹. Il est vrai que les enquêtes historiques s'attachent rarement à la collecte de ce type d'informations. Elles restituent plutôt les événements politiques et militaires qui ont marqué la mémoire collective, à l'occasion d'anciens déplacements de population.

⁹ On n'en trouve pas de mention dans les études historiques de TARDITS (1980) ou de CHILVER et KABERRY (1970).

Selon une dernière hypothèse, les taurins de plateaux n'auraient une origine ni côtière ni soudanaise. Leur présence dans des chefferies bamileke ne comportant pas de lignage tikar tendrait à le démontrer. Il s'agirait alors d'une race bovine ancienne et autochtone. La qualité des pâturages de plateaux aurait favorisé la persistance de ce cheptel jusqu'à une date récente, sans même que les propriétaires en prennent vraiment soin. La localisation de ces cheptels, en continuité avec ceux du Nigeria, milite également en faveur d'une présence ancienne de taurins à ces latitudes méridionales.

Le maintien, certes fragile, de taurins chez les Bakosi contraste avec leur disparition pratiquement complète sur les plateaux de l'Ouest-Cameroun. Pourtant, la raison principale de leur élimination au Bamileke (croissance démographique et extension des cultures) n'est pas pertinente pour l'ensemble des plateaux. Sur ceux du Bamenda, de vastes pâturages d'altitude sont restés disponibles, entre les terroirs.

... et de disparition

L'explication de la ruine du cheptel est probablement à rechercher dans l'histoire de la région. Les troubles provoqués par les errances des Tchamba-Bali, leur installation puis leurs visées expansionnistes constantes, durant le XIX^e siècle, ont sans doute contribué à décimer les troupeaux villageois. Dans ce contexte d'insécurité, les populations se sont concentrées et retranchées derrière des fossés. Mais le bétail ne pouvait être contenu en permanence derrière des fortifications. Pour des nécessités de pâture, il fallait le sortir des lieux protégés. Il devenait alors une cible de choix pour les bandes armées qui parcouraient les plateaux.

Les troupeaux des éleveurs nomades ont réussi, en recourant à la mobilité, à survivre aux périodes de conflits. En revanche, ceux des villageois en ont presque toujours fait les frais. Il est attesté que les Tchamba lançaient des razias dans le but de capturer des taurins sur les hauts plateaux. À partir du

milieu du XIX^e siècle, le nord du Bamenda fut également ravagé par les raids violents que lancèrent les Fulbe de Banyo. Eux aussi savaient pratiquer la capture et l'abattage des taurins qui appartenaient aux populations razzisées.

Cependant, d'autres hypothèses mettent l'accent sur une destruction plus récente du cheptel. D'après KABERRY (1959), elle ne daterait que de la colonisation allemande. Les troupes qui pacifièrent la région, de 1901 à 1906, réquisitionnèrent d'abord du bétail pour subsister. Ensuite, la création de « stations » par les militaires suscita une demande régulière en viande. Certains chefs abattaient des animaux pour s'assurer de bonnes relations avec des colonisateurs qui savaient se faire craindre. D'autres livraient des animaux en guise d'impôt qu'ils ne pouvaient verser en argent, encore rare. L'auteur appuie son hypothèse sur le contraste entre les nombreux témoignages qui se rapportent au cheptel bovin au début du siècle et leur rareté dans les rapports anglais, à partir de 1916¹⁰. Mais les observateurs allemands ne précisaient pas l'importance des cheptels taurins. Peut-être les signalaient-ils simplement comme des curiosités dignes d'intérêt.

¹⁰ La Grande-Bretagne est puissance de tutelle de cette partie du Cameroun après la Première Guerre mondiale.

Dans un autre ordre d'idées, KABERRY (1959) suppose que des maladies ont décimé les troupeaux villageois. Elle met en cause une extension des glosines à partir des plaines du Mbam, dépeuplées par les razzias des Fulbe de Tibati, à la fin du siècle dernier. Cette explication conviendrait pour des troupeaux de zébus stationnant en plaine; elle n'est guère vraisemblable pour un cheptel qui séjournait en altitude, d'autant plus que les taurins manifestent une certaine résistance à la maladie incriminée.

Enfin, le même auteur fait allusion à la peste bovine qui sévit en Adamaoua, dans les années 1913-1914. La maladie « aurait pu » se propager vers les plateaux de l'Ouest-Cameroun. Pourtant, si la peste bovine avait exterminé les taurins, les populations auraient conservé le souvenir d'une telle catastrophe. La peste bovine, maladie très contagieuse, occasionne des ravages dans les grandes régions d'élevage. Lorsque les troupeaux restent isolés et sédentaires, ils bénéficient d'une sorte de protection spatiale face à la contamination. La disparition de ces cheptels s'est plutôt étalée sur une longue durée, en un lent déclin.

Attribut des chefferies, le cheptel taurin a subi les conséquences de l'affaiblissement de leur pouvoir, à l'époque coloniale et au début de l'Indépendance. Il n'était préservé que par l'autorité de chefs puissants, capables de tenir tête aux intérêts surtout agricoles de la population. Les dégâts causés aux cultures par les animaux du chef ont offert à certains villageois un bon prétexte pour contester ouvertement les abus du pouvoir traditionnel. Après l'Indépendance, les nouveaux chefs se montrèrent moins attachés que les anciens au troupeau ancestral. Ils n'hésitèrent pas

à s'en défaire pour désamorcer des oppositions et sauvegarder une partie de leur autorité. La disparition des taurins bamileke figure ainsi comme un signe de l'effondrement du système de la chefferie.

Il n'est pas possible d'estimer les effectifs de taurins au début du siècle. À l'arrivée des Mbororo aux Grassfields, vers 1920, ils étaient probablement déjà fortement amoindris. Par la suite, les chefs purent obtenir des zébus, en contrepartie d'autorisations de pacage accordées à des troupeaux mbororo. Ces facilités les ont conduits à se désintéresser de l'ancien cheptel. En ce sens, l'entrée massive des zébus a contribué à la disparition des taurins. De leur côté, les Mbororo ont refusé de croiser leurs zébus avec des taurins. L'absence de mouches tsé-tsé sur les hauts plateaux ne les pressait pas de le faire et ils méprisaient cette race bovine pour sa petite taille.

C'est une règle générale : au fur et à mesure que les zébus gagnent du terrain en savanes, ils précipitent la disparition des taurins. Non par destruction violente, comme ce fut le cas du cheptel des Mbum de l'Adamaoua au siècle dernier, mais par élimination progressive et désintérêt des propriétaires. La ruine des taurins de l'Ouest-Cameroun renvoie à des causes socio-culturelles.

La race locale ne manque pourtant pas de qualités. N'exigeant presque pas de soins, elle convient à des populations sans savoir-faire pastoral. Elle est de caractère docile, en élevage villageois. De taille moindre que les zébus, elle fait moins peur aux cultivateurs. Enfin, en termes de boucherie, les taurins sont prisés pour la qualité des carcasses qu'ils fournissent¹¹. La disparition de la race taurine a donc représenté une perte économique pour la région.

Actuellement, les derniers taurins de l'Ouest sont en cours d'extinction, par non-renouvellement de troupeaux trop réduits, ou en cours d'absorption par les zébus. Une intervention urgente s'impose pour sauver, s'il en est encore temps, une race qui fait partie du patrimoine camerounais.

Malgré quelques velléités de sauvetage, les administrations coloniales ont laissé le cheptel local disparaître. L'importance de l'élevage bovin, même pour un développement agricole, n'est apparue que de façon tardive. Il était alors trop tard pour relancer les races taurines locales, en cours d'extinction. Dès lors, il apparut judicieux de recourir à des importations d'autres races.

¹¹ Ces qualités bouchères sont rappelées par PROVOST et BORREDON (1969).

L'échec d'une introduction

À la fin des années cinquante, l'administration française décida d'importer des N'Dama pour les introduire auprès des cultivateurs de plateaux, en particulier les Bamileke. Ces animaux seraient diffusés à partir de la station d'élevage de Kounden, créée en 1951-1953 en pays bamun. La station fut d'abord orientée vers la constitution d'un cheptel laitier par croisements de zébus avec des Montbéliard importés de France : « De jeunes planteurs, désireux de pratiquer l'élevage, pourront venir à Kounden pour y acquérir les rudiments de cette industrie... Kounden recherchera un type de bovin laitier propre à être élevé dans tout l'Ouest » (Rapport annuel à l'ONU, 1951 : 84).

Ensuite, ce métissage, déjà effectué à grande échelle par la Compagnie pastorale, fut remplacé par l'importation, sur crédits du Fonds d'investissement pour le développement économique et social (Fides), de N'Dama en provenance d'Afrique occidentale (*ibid.*, 1957 : 159). Le programme d'introduction de taurins étrangers en milieu paysan a échoué, non dans la multiplication des N'Dama à Kounden, mais dans leur diffusion auprès des villageois.

L'opération fut décidée trop tard. Dans le contexte des troubles qui agitaient la région, la création d'un élevage paysan était une initiative dépassée par les événements. Surtout, son principe allait à l'encontre de revendications qui mettaient en accusation les troupeaux des chefs et de la Compagnie pastorale. Devant une hostilité largement partagée à l'encontre de l'élevage bovin, il était impossible de proposer à quelques paysans de s'équiper en animaux.

Au début des années soixante, le cheptel taurin de la station de Kounden comprenait plusieurs centaines de têtes. Ensuite, il a subi de fortes réductions, par suite de ventes massives pour la boucherie. La station s'est défaite de la plupart de ses N'Dama au cours des années soixante-dix, pour se spécialiser dans l'élevage porcin qui entrait déjà dans ses objectifs au cours des années cinquante. Ainsi, l'importation d'une autre race taurine n'a pas réussi à pallier la disparition des cheptels anciens.

Certes, l'échec des races taurines était compensé par l'essor des effectifs de zébus sur les plateaux. Cependant, les périphéries des plateaux et les plaines voisines, infestées de glossines, sont difficiles d'accès pour les zébus. Des savanes à grande production fourragère restent ainsi largement inexploitées. Or les taurins ont la réputation de se maintenir assez bien en milieu glossinaire. En fonction de cette aptitude, BROUWERS (1965) recommanda, au début des années soixante, d'importer à nouveau des N'Dama, afin de mettre en valeur les vastes savanes au nord des Grassfields. Cette fois, la suggestion ne fut même pas retenue.

Alors que l'introduction de N'Dama a réussi dans beaucoup de pays, en étant à l'origine de grands élevages privés et même d'élevages paysans, elle a complètement échoué à l'ouest du Cameroun. Pourtant, les pâturages de la région s'y prêtaient. Mais les revendications locales accompagnant l'Indépendance s'opposaient au développement de l'élevage bovin. Un contexte politique défavorable a suffi pour faire échouer l'introduction d'une nouvelle race bovine.

Références

- ARDENER (E.), 1956 — *Coastal Bantu of the Cameroons*. Londres, Int. African Inst., 114 p. + carte.
- BOUTRAIS (J.), 1978 — *Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun)*. Paris, Orstom, 194 p.
- BOUTRAIS (J.), 1996 — *Hautes terres d'élevage au Cameroun*. Paris, Orstom, coll. Études et thèses, 1 301 p. + cartes.
- BROUWERS (M. J. A.), 1965 — *Land use and agricultural development of Cameroon*. Rome, FAO, 90 p. multigr.
- BUCHANAN (P.), BUCHANAN (L.), 1968 — *Tiv economy*. Londres, Longmans, 265 p.
- CHILVER (E. M.), KABERRY (P.), 1960 — From tribute to tax in a Tikar chiefdom. *Africa*, 30 (1) : 1-19.
- CHILVER (E. M.), KABERRY (P.), 1966 — *Traditional Bamenda; the pre-colonial history and ethnography of the Bamenda Grassfields*. Buea, 134 p.
- CHILVER (E. M.), KABERRY (P.), 1970 — Chronology of the Bamenda Grassfields. *Journal of african history*, 11 (2) : 249-257.
- CIPEA, 1979 — *Trypanotolerant livestock in West and Central Africa*. Vol. 2, 303 p.
- DIZIAIN (R.), 1952 — *Cartes de la densité de population et de l'élevage en pays bamiléké ; notice*. Yaoundé, Ircam/Orstom, 47 p. multigr.
- DONGMO (J. L.), 1971 — *L'aménagement de l'espace rural en pays bamileke (Ouest-Cameroun)*. 200 p. multigr.
- DONGMO (J. L.), 1972 — L'élevage bovin dans l'Ouest-Cameroun. *Cameroun agricole, pastoral et forestier*, 133 : 17-27.
- EDJEPEDANG-KOBE (S. N.), 1978 — *Bakosi livestock*. Rapport FAO, 31 p.
- HURAUULT (J.), 1962 — *La structure sociale des Bamiléké*. Paris, Mouton, 133 p. + carte.
- HURAUULT (J.), 1970 — L'organisation du terroir dans les groupements bamiléké. *Études rurales* 37-38-39, *Terroirs africains et malgaches* : 232-256.
- KABERRY (P.), 1959 — *Farmer-grazier relations and the changing pattern of agriculture in Nsaw*. 21 p. multigr.
- LÉGER (A.), 1932 — Contribution à l'étude de la langue bamiléké. *Journal de la Société des Africanistes* : 209-227.
- MIGEOD (F. W. H.), 1925 — *Through British Cameroons*. Londres, Heath Cranton, 285 p.
- POUMAILLOU (P.), 1963 — *Inspection fédérale de l'Ouest : pays Bamiléké et pays Bamoun ; la relance de l'économie et les problèmes de développement*. Rapport, vol. 1, 59 p.
- PRADELLES DE LATOUR (C.-H.), 1991 — *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*. Paris, EPEL, 259 p.
- PROVOST (A.), BORREDON (C.), 1969 — *Rapport de mission effectuée au Cameroun Occidental*. IEMVT, 84 p. multigr.

Rapport annuel adressé par le gouvernement français au Conseil de la Société des Nations sur l'administration sous mandat du territoire du Cameroun pour l'année 1922, 164 p. ; 1923 ; 1933, 246 p.

Rapport annuel du gouvernement français à l'Assemblée générale des

Nations unies sur l'administration du Cameroun placé sous tutelle de la France, 1951, 513 p. ; 1957.

TARDITS (C.), 1980 — *Le royaume bamoun*. Paris, A. Colin, 1 078 p.

ZOUBKO (G.), 1996 — *Dictionnaire peul-français*. Osaka, National Museum of Ethnology, 552 p.